

Rezensionen = Comptes rendus = Reviews

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen
Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société
Suisse-Asie**

Band (Jahr): **70 (2016)**

Heft 2

PDF erstellt am: **25.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Rezensionen – Comptes rendus – Reviews

Altenburger, Roland / Wan, Margaret B. / Bør Dahl, Vibeke (dir.): *Yangzhou, A Place in Literature: The Local in Chinese Cultural History*. Honolulu: University of Hawai'i Press, 2015, 510 pp., ISBN 978-0-8248-3988-8.

Compte rendu de **Victor Vuilleumier**, UFR Langues et civilisations de l'Asie Orientale (LCAO), Université Paris Diderot – Paris 7, France; Centre de recherche sur les civilisations de l'Asie Orientale (CRCAO), Paris, France / Département d'études est-asiatiques (ESTAS), Université de Genève, Genève, Switzerland. E-mail: victor.vuilleumier@univ-paris-diderot.fr

DOI 10.1515/asia-2016-0015

Les éditeurs de cette anthologie proposent une traduction de textes littéraires ayant rapport à la ville de Yangzhou, ceci dans la continuité des activités du « Club Yangzhou » (p. xi), qui comme nous l'apprend la préface, est un groupe informel menant ses recherches sur l'histoire culturelle de Yangzhou. Une équipe internationale de près de vingt chercheurs et traducteurs, travaillant dans divers domaines, ont contribué à la préparation de cet ouvrage. Une brève mais dense introduction renseigne le lecteur sur les raisons du choix de la période retenue, la nature des textes traduits, et surtout, la perspective qui informe cette démarche.

La problématique centrale est celle des relations entre le « local » et le « national » dans la littérature chinoise. La démarche, efficacement présentée et contextualisée par les éditeurs, est ancrée dans les *cultural studies*, ainsi que dans l'historiographie aussi bien chinoise que sinologique, qui notamment depuis les années 1980, s'attache à écrire une histoire de Chine basée sur la prise de conscience de sa nature multiple, régionale et locale (pour un exemple récent d'histoire culturelle, voir Hsu 2006). Ce phénomène est propre à la Chine depuis l'ère des réformes; la littérature contemporaine également, dans certains cas se rapproche de l'historiographie dans une même tendance au « régionalisme ».¹

Le local en question ici est donc Yangzhou, tel que représenté dans des textes littéraires du début du 17^e siècle à la fin du 20^e, et écrits par des auteurs qui ont connu, ou conservé, une plus ou moins grande notoriété, qu'elle soit littéraire ou non. Le choix garantit ainsi une certaine représentativité. Le découpage chronologique, quant à lui, est justifié par l'histoire économique et sociale de la ville et de sa proche région organique, résumée et rappelée dans l'introduction: elle correspond à une période de renouveau après la conquête

¹ Choy 2008: 17–64.

mandchoue² établissant la dynastie Qing (1644–1911), moment où la ville devient un centre d'échanges économiques, attire une population croissante, connaît une forte diversification sociale, des riches sauniers aux colporteurs de rue, mais également une diffusion de la culture et des valeurs confucianistes dans l'ensemble de la société, lettrée comme semi-lettrée, et cela grâce en grande partie au développement de l'édition. Puis, avec le développement du chemin de fer au 19^e siècle, la ville cesse d'être un centre économique, ce qui s'en ressent dans certaines des représentations tardives de la ville, en particulier pendant la République (1911–1949), qui la voit dorénavant comme un lieu passéiste et arriéré.

Le lieu Yangzhou est défini dans cette approche comme à la fois réel mais aussi construit par les textes: un lieu de mémoire, l'incarnation d'une identité collective, locale, et inscrite dans la durée historique. La conception du « lieu littéraire » (p. 6) ne se limite pas à sa représentation fictionnelle, mais dépasse malgré tout la seule « fonction mimétique » (p. 7), qui consisterait à ne voir qu'une hypothétique volonté de reproduction « réaliste » d'un endroit connu. Si le « rêve de Yangzhou » (p. 4, 13), *topos* classique qui possède une signification culturelle pour tout lecteur chinois (la même chose pourrait se dire de la représentation de Hangzhou, Pékin, Shanghai...), et qui donc à ce titre appartient à l'ensemble de la littérature chinoise, le lieu littéraire de Yangzhou est cependant avant tout construit par des auteurs originaires de cet endroit: les éditeurs relèvent que c'est le cas de la majorité des textes de leur sélection (p. 9). C'est cette dimension fréquemment autobiographique (p.13), inscrite dans l'expérience et la mémoire personnelle, qui constitue l'un des aspects les plus intéressants mis en avant.

En ce sens, en plus d'un état des lieux sinologique sur la question, l'anthologie apporte des matériaux pour une microhistoire, et tire la géographie littéraire vers l'histoire culturelle. Les textes littéraires contribuent à la formation d'une identité collective locale, la majorité des textes de l'anthologie étant écrits par des auteurs natifs de Yangzhou ou de sa proche région. Ce régionalisme, voire localisme, dans le même temps, se double d'une participation à la constitution d'un marqueur culturel « chinois » commun, adressé à une audience plus ou moins étendue. Cette anthologie peut servir ainsi à l'étude des représentations, partant du texte vers les groupes sociaux et non l'inverse³ – et même vers l'expérience d'un lieu urbain (p. 8).

² Ce qui expliquerait pourquoi, outre le fait que le récit ait déjà été traduit en anglais, les « Dix jours de Yangzhou » (Yangzhou shiri ji) de Wang Xiuchu, témoignant de la prise de la ville en 1645 par l'armée mandchoue et du massacre qui s'ensuivit, ne figurent pas dans l'anthologie, comme l'annoncent les éditeurs (p. 3, n. 7).

³ Voir Chartier 1989: 1511.

C'est d'ailleurs dans une telle perspective que l'on peut lire les substantielles notices qui introduisent chacun des textes de l'anthologie: à chaque fois est posé l'essentiel du contexte relatif à l'audience, au circuit de diffusion du livre, sa réception, ainsi qu'à la biographie de l'auteur et des conditions d'édition et de rédaction du texte.

Le volume rend compte d'une variation locale et régionale de l'identité et de la culture chinoise, au-delà de la culture de Yangzhou à proprement parler. L'anthologie aborde la question de cette articulation entre régional et national principalement dans la perspective de l'histoire littéraire, envisagée ici à travers le prisme de sa manifestation locale. Cette dimension est formalisée dans un tableau (p. 10–11), qui croise les données suivantes: selon les « genres » et « contenu » (à chaque fois distingué entre « régional » ou « national »), et l'origine « locale » ou « extérieure » des auteurs. Ce tableau apporte un éclairage sur les interactions entre ces différents niveaux.

Il en ressort que dans la majorité des cas du corpus retenu par l'anthologie, les textes appartiennent à un genre national (comme le roman ou la biographie entre autres) avec un contenu local, le second cas de figure est inversement un genre local (l'opéra de Yangzhou par exemple) avec un contenu national. En revanche, les cas de genre et contenu soit tous deux locaux, ou tous deux nationaux, ne constituent qu'une minorité des cas rencontrés – phénomène qui montre à quel point ce « genre » littéraire qui consiste à écrire sur Yangzhou est toujours un hybride de littérature « locale » et « nationale », ce qui après tout lui permet également de rencontrer une audience plus large.⁴ C'est un bel exemple de « polysystème » (Even-Zohar) chinois interne, en particulier en ce qui concerne la migration et fécondation intralittéraire des genres⁵ et des thèmes. En fait, les genres locaux de la sélection relèvent davantage des genres populaires ou paralittéraires, redessinant et faisant glisser l'une par rapport à l'autre les distinctions entre genres noble (*ya*) ou vulgaire (*su*), classique ou vernaculaire, central ou périphérique. Une conclusion proposée par les auteurs de la préface est d'ailleurs que la « littérature locale de Yangzhou » (p. 15), produit de ces interactions entre le local et le national, remet en question le canon littéraire, esthétique et historique.

⁴ De même, sur un autre plan, celui de la construction de l'identité, le local se définit par l'extérieur (p. 14), même un auteur de Yangzhou décrivant sa ville, doit la considérer de dehors – c'est une dimension imagologique de représentation d'un autre, non étranger, mais différent car local tout en étant une variation microcosmique de la culture chinoise dans son ensemble.

⁵ Comme par exemple le genre des « notes au jardin » (*yanji* voir p. 20), dont il existe une célèbre version représentée par les *Récits au fil inconstant des jours* (*Fusheng liu ji*) de Shen Fu (1763–1825?), auteur de Hangzhou, ou celui de l'opéra de Yangzhou (voir p. 321).

L'un des intérêts majeurs de l'anthologie est précisément d'aborder cette problématique de l'interaction entre culture chinoise locale et nationale à travers la représentation littéraire d'un lieu précis, celui de la ville de Yangzhou. Il s'agit donc autant d'histoire culturelle que de microhistoire littéraire.

Cette problématique du local et du national s'inscrit de fait dans celle de la « littérature chinoise globale » (Tsu et Wang 2010): à la différence qu'il s'agit moins ici de définir ce qui ferait la « sinité » en littérature sous l'angle d'une « globalité » déterritorialisée, mais plutôt de montrer les dynamiques internes d'une identité et d'une culture chinoises à l'intérieur des limites territoriales de l'Empire chinois des Qing, en se concentrant sur l'exemple de Yangzhou – localité ayant développé ses propres formes et son microcosme littéraires, mais aussi topos dans la littérature chinoise hors cette ville.

De plus, l'hybridité générique mentionnée plus haut répond à la diversité linguistique des textes (voir p. 8 pour le détail des termes et les définitions). L'anthologie propose en effet des textes traduits du classique (par exemple dans la rhapsodie, ou poème narratif, *fu*, de Wang Zhong, 1745–1794, voir p. 90), du vernaculaire standard (« national », qui est celui du mandarin, dans le cas de nouvelles de Shi Chengjin, 1660–après 1739, voir p. 64), de différents recours au classique et à des formes variées de vernaculaire (comme dans un roman publié en série entre 1909 et 1929, de Li Hanqiu, 1874–1923, voir p. 286), ou de mandarin entrecoupé de dialecte (comme c'est le cas d'un roman de courtisanes de 1848, de Hanshang Mengren, voir p. 258). Enfin, on peut même réserver une catégorie à part pour la langue littéraire de la période républicaine, représentée par un Zhu Ziqing (1898–1948), dont un essai de 1934 est traduit (voir p. 308–320).⁶ Cette polyphonie chinoise et les problématiques auxquelles elle ouvre, n'est pas sans rappeler le destin du roman de Han Bangqing (1856–1894), *Fleurs de Shanghai* (*Haishanghua liezhuan*, 1892–1894), forme nationale de contenu localisé, d'abord rédigé en « dialecte » shanghaien, retraduit dans les années 1980 en mandarin puis en anglais (publié de façon posthume en 2005) par la cosmopolite écrivaine Zhang Ailing (1920–1995), et qui tend à être présenté depuis *urbi et orbi* comme une œuvre canonique de la littérature chinoise au 20^e siècle, voire même par certains critiques chinois, comme première œuvre « moderne ».⁷

C'est un des points forts de l'anthologie, que de présenter dans sa variété et sa complexité linguistique et générique la littérature chinoise à travers une modulation particulière inscrite dans un lieu réel, géographique, linguistique

⁶ Intéressant par ailleurs pour le débat ayant eu lieu autour de la représentation de la ville pendant la République, ou encore le thème de la nourriture dans la littérature (p. 308–313).

⁷ Voir Tang 2008: 1–8.

(la limite de « Yangzhou » est pour les auteurs et leurs lecteurs tout autant linguistique que basée sur l'expérience de la vie locale), éditorial, et toujours imaginaire, pour montrer ainsi différentes formes d'interaction possibles entre le lieu et l'œuvre.

Relevons pour finir que les illustrations insérées dans les notices sont bienvenues pour la dimension visuelle qu'elles restituent à l'histoire culturelle; de même, l'index et en particulier le glossaire avec les caractères chinois, sont très appréciables. Saluons donc comme il convient ce passionnant volume, qui pourra se prêter à divers usages, du support de cours au matériau de référence pour le littéraire, le comparatiste autant que l'historien.

Bibliographie

- Chartier, Roger (1989): « Le monde comme représentation ». In: *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 44.6: 1505–1520.
- Choy, Howard Y. F. (2008): *Remapping the Past: Fictions of History in Deng's China, 1979–1997*. Leiden: Brill.
- Hsu, Cho-yun (2006): *China, A New Cultural History*. Translated by Timothy D. Cho-yun, Jr. and Michael S. Duke. New York: Columbia University Press.
- Tang, Zhesheng (2008): *Zhongguo xiandai tongxuxiaoshuo sibanlu*. Beijing: Beijing daxue chubanshe.
- Tsu, Jing and Wang, David Der-wei (dir.) (2010): *Global Chinese Literature, Critical Essays*. Leiden/Boston: Brill.

Bossler, Beverly (ed.): *Gender and Chinese History. Transformative Encounters.* Seattle and London: University of Washington Press, 2015, 266 pp., ISBN 978-0-295-99470-3.

Reviewed by **Justyna Jaguścik**, Department of Sinology, Asien-Orient-Institut, Universität Zürich, Zürichbergstrasse 4, 8032 Zürich, Switzerland. E-mail: justyna.jaguscik@aoi.uzh.ch

DOI 10.1515/asia-2016-0016

On the back cover of this rich collection of essays a quote by Catherine Carlitz describes it as including “stars” whose texts “people are going to want to read.” Indeed, a brief look at the list of contributors to the volume is enough to classify it as doomed to succeed. The authors are all well-established senior scholars of Chinese history, who are also known for their adherence to the gender-oriented perspective in Chinese Studies.

Beverly Bossler, the editor of the volume and author of the introductory chapter, has grouped the nine essays into three chronological sections, each of which allows a glimpse into a distinct moment in Chinese history: the eighteenth century, the late nineteenth and early twentieth centuries, and the latter half of the twentieth century. Bossler promises in her Introduction (pp. 3–17) that all texts in the volume contribute new insights to the already much-studied topics of the history of Chinese femininities and masculinities. Furthermore, the opening section of her chapter demonstrates a strong methodological awareness and dedication to conceptual precision. She ponders the meanings of “history”, “gender”, and “China” in order to remind the readers that their understanding of these terms is never universal, but always caught within a temporal and spatial setting. Consequently, our perception of this terminological constellation may change as we gain new insights. In tune with Bossler’s claim, this collection of groundbreaking essays delivers enough inspiration not only for expanding gender-related historic studies in new directions, but also for questioning some of the well-established assumptions within the academic field, as well as popular gender stereotypes.

The most telling examples, all highly pertinent to the aforementioned revision of gender clichés may be found in the second part of the volume, which contains three essays discussing the transition of “genteel ladies” or “talented women” of the late imperial period into emancipated New Women of the Republican era. These texts all claim that already in the 1870s a new hybrid femininity had been taking shape when women with the right material means or education learned to make use of the opportunities brought by modernization

processes. They published their poetry in new media, such as newspapers and literary supplements (Ellen Widmer, Chapter 5) or rose to immense economic power within the household and family enterprises (Yan Wang, Chapter 7). Both texts critically scrutinize and implicitly oppose the image of Chinese women as immobile victims cloistered in the inner quarters of the patriarchal home. They share this critical outlook with other essays collected in the first two parts of the volume, which may all be seen as belonging to the lineage of scholarship established by Dorothy Ko with her inquiry into the intellectual life of the inner chambers (1994) as well as into the practice of foot-binding (2005). Furthermore, none of the texts in the volume discusses gender as an isolated phenomenon, but, on the contrary, as always intersecting with other factors, among which class figures most prominently.

Many of the essays in this collection prove that intersectionality has become a common paradigm within gender scholarship. The most interesting example may be found in Yulian Wu's study (Chapter 3) on the performance of masculinity by late-Qing affluent merchants. Although, in light of the numerous studies on especially queer masculinities throughout Chinese history, I am hesitant to accept Wu's claim that manhood has been an understudied topic, she is indeed right in her claim that scholars have so far focused mainly on educated men (*literati*). Her own study, on the contrary, opens new perspectives for studying gender constructions by a different social class and by different means, i. e., material wealth and ownership. Apart from class, gender is also discussed in the volume as entangled with ethnicity (Guotong Li, Chapter 2). Drawing upon examples from Fujian and Taiwan Li sheds light on the tangle of gender, ethnicity and government politics.

The third part of the collection includes two essays which revisit the Mao era and question its present legacies. While the two first parts of the volume may be easily linked together, this part, with its focus on ideological campaigns in twentieth-century China, stands on its own. Its interest in the topic of women's labor is shared with Chapter 2, but more important than a simply thematic overlap is an original take on methodology that these two modern essays have in common with previous ones. Emily Honig (Chapter 8) shows in her discussion of perhaps the most popular slogan of state-led emancipation under Mao, "times have changed; men and women are the same", that the real "life of the slogan" significantly differs from the taken-for-granted legend beyond it. The last chapter in the collection by Gail Hershatter is closely related to her most recent publication, *The Gender of Memory: Rural Women and China's Collective Past* (2011) and includes some of the author's afterthoughts on intergenerational transmission of memories.

The entire collection of essays is dedicated to Susan Mann, Professor Emerita of Chinese history, who devoted her academic career to the study of

the lives of Chinese women. Not surprisingly, many of the topics discussed have been crucial to Mann's scholarship, e. g. marriage, dowry or ethnicity in Qing China. The contributions prove that her academic interest has been carried further and also point to the gaps that need to be filled in future.

As I have already mentioned, the volume was compiled by senior scholars in the field, so the quality of the essays remains, not surprisingly, very high. Moreover, the publication exemplifies thoughtful and careful editing. It not only includes a glossary and a chronological table of Chinese dynasties, but also a very helpful note on terminology regarding the imperial examination system. Nevertheless, the usual fragmentary nature of conference volumes, as well as the tendency of the authors to refer to their own and others' previous publications, renders this collection less accessible to the lay reading public and students. It assumes a certain previous knowledge of the academic field. Consequently, while not necessarily suitable as the first read, it will turn into a rewarding and inspiring lecture in the hands of advanced graduate students and academics in the fields of Chinese history and literature.

Scherrer-Schaub, Cristina (ed.): *Old Tibetan Studies. Dedicated to the Memory of R. E. Emmerick.* (Proceedings of the Tenth Seminar of the IATS 2003. Brill's Tibetan Studies Library Vol. 10/14). Leiden/Boston: Brill, 2012, xi + 254 S., ISBN 978-9-0041-5517-6.

Besprochen von **Petra Maurer**, Kommission für zentral- und ostasiatische Studien, Bayerische Akademie der Wissenschaften, Alfons-Goppel-Str. 11, D-80539 München, Germany.
E-mail: phmaurer@zos.badw.de

DOI 10.1515/asia-2016-0019

Die Herausgeberin Cristina Scherrer-Schaub legt mit diesem Sammelband das Ergebnis des Panels „Old Tibetan Studies“ vor, das anlässlich des „10th. Seminar of the International Association of Tibetan Studies“ im Jahre 2003 in Oxford unter ihrer Leitung stattfand. Der Band ist dem früh verstorbenen Iranisten und Tibetologen R.E. Emmerick gewidmet. Eine ausführliche Würdigung seines Werkes, einschließlich seines Schriftenverzeichnisses, und seiner Persönlichkeit durch C. Scherrer-Schaub leitet den Band ein.

Die einzelnen Beiträge sind weitgehend chronologisch angeordnet, der Beitrag der Herausgeberin steht am Ende des Bandes.

Roland Bielmeier (1943–2013) behandelt in einer interessanten Studie die Verbreitung des khotan-sakischen Wortes *ttum̄gara*, das ist Ingwer, dessen khotanische Variante sich bis heute in Purik/Ladakh erhalten hat, jedoch nicht im benachbarten Baltistan (S. 23). Der Terminus wurde ferner ins Tocharische, in die Brokskat und auch von den Tamang in Nepal entlehnt. Es ist unschwer zu erkennen, dass auch das Schrifttibetische *dong gra* oder *gar li dong gra* ursprünglich aus Khotan, d. h. *li*, stammt. Die Studie Bielmeiers zeigt auch, dass selbst ein Wort wie Ingwer weitere Erkenntnisse zur Verbreitung von Sprachen liefern kann. Harold Bailey führt *ttum̄gara* auf das indoeuropäische „**tuvam-kara*, with **tuva-* swollen, tuber, rhizome, hence the ginger-root“ zurück, eine Behauptung, die bis heute nicht widerlegt worden ist.

Der Beitrag von Anne Chayet befasst sich sehr detailliert mit Aspekten der materiellen Kultur im frühen Tibet, deren Anfänge in Ackerbau und Viehzucht liegen. Sie zeigt auf, dass frühe tibetische Texte, so z. B. PT 1288 und die Chronik von Dunhuang, nur wenige Aussagen zur materiellen Kultur, Sozial- und Wirtschaftsgeschichte im frühen Tibet enthalten. Jedoch werden landwirtschaftliche Erzeugnisse wie Gerste und Hirse genannt, deren Vorkommen durch archäologische Ausgrabungen in Zentraltibet bestätigt wurde. Hinweise hierauf, aber auch auf Haustiere und andere Tiere finden sich vielfach in Metaphern

und Sprichwörtern. Spätere Texte nennen sieben „weise Männer“, denen die Einführung bestimmter Neuerungen zugeschrieben wird, die gleichzeitig zur Legitimation der jeweiligen Herrscher dienen.

Helga Uebach unternahm es, die Namen und Titel von sechs tibetischen Amtsträgern, die in der chinesischen Inschrift von Taihe (Mitte 8. Jh.) in Nanzhao genannt sind, auf Grund ihrer tangzeitlichen Lautung mit tibetischen Amtsträgern zu identifizieren. In der tibetischen Inschrift von Guozi ist der Titel *gtsang chen* genannt, der in der Taihe Inschrift *verso* in seiner chinesischen Entsprechung steht. Diese Bezeichnung ist ihrer Ansicht nach von dem chinesischen Titel *qing ping guan* bzw. *qing guan* abgeleitet.

Der Beitrag von Kazushi Iwao betrifft ebenfalls sino-tibetische Studien. Er untersucht die Namen administrativer Einheiten in Dunhuang unter tibetischer Herrschaft anhand chinesischer und tibetischer Texte. Er zeigt anhand tibetischer Texte auf, dass die chinesische Bevölkerung von Dunhuang nicht in die üblichen *rgod-g.yung* Abteilungen unterschieden war, sondern in *rgod-dar-pa*, chin. *xingren buluo* – *simian buluo* Abteilungen. Eine Besonderheit in Dunhuang sind die *stong sar*, *rgod sar* und *snying tshoms*, chin. *shang buluo*, *xia buluo* und *zhongyuan buluo* Distrikte. Sie dürften nach den Ausführungen des Autors dem westlichen, östlichen und mittleren Distrikt von Dunhuang zuzuordnen sein.

Siglinde Dietz präsentiert mit der Edition eines Fragments des *bshes pa'i phrin yig/Suhrllekha* von Nāgārjuna einen Beitrag zur Philosophie. Auffällig ist, dass dieses Fragment zwei Kolophone zweier verschiedener Verfasser enthält, die beide von der Version im Tanjur abweichen. Der zweite Kolophon, verfasst von *nang rje pa blon* Khrom bzer, beginnt mit einem Lobpreis in drei Versen an die buddhistische Lehre (S. 80 f.). Die Autorin beschreibt die Merkmale des fragmentarischen Manuskripts sowie die paläographischen und orthographischen Besonderheiten. Es folgt eine Edition des Textes nach vier Tanjur-Ausgaben.

Yoshiro Imaeda unterzieht die Datierung der Inschrift II in lDan ma brag in Brag g.yab/Osttibet einer Überprüfung. Er zeigt, dass H. Richardson das in der Inschrift genannte Affenjahr der Regierung des Khri lde srong btsan *alias* Sad na legs in einem Beitrag von 1988 in das Jahr 804 datierte. Imaeda betont, dass die Daten der chinesischen Annalen nicht zur Thronbesteigung oder zum Tod eines *btsan po* herangezogen werden könnten, da die darin angegebenen Daten sich auf den Zeitpunkt bezögen, zu welchem die jeweilige Nachricht in China eintraf. Als einzig zuverlässiges Datum nennt er das Jahr 823. Die Regierungszeit des Khri lde-srong-btsan ist demnach 798/800 bis 815. Das einzige Affenjahr in seiner Regentschaft war also 804, das Jahr der Inschrift II.

Bianca Horlemann untersucht mittels chinesischer und tibetischer Textquellen die Lage buddhistischer Stätten aus dem 8. bis 13. Jh. in Amdo,

deren Lokalisierung durch die Mehrdeutigkeit der Ortsnamen mühsam ist. Ihre Identifizierung wird dadurch erschwert, dass die tibetischen mit den chinesischen Namen in Übereinstimmung gebracht werden müssen; überdies trägt ein Ort häufig mehrere Namen. Die Auflistung und Kurzbeschreibung belegt die Kontinuität einiger der Stätten bis in die Gegenwart. Aber es wird auch deutlich, dass einige tibetische Stätten ehemals chinesische ersetzen. Horlemann listet ihre Namen nach den ihr vorliegenden Quellen chronologisch auf und trennt dabei die identifizierten von den nicht-identifizierten Stätten. Karten- und Photomaterial runden den Artikel ab.

Mit seinem Beitrag zur politischen Topographie durchleuchtet Brandon Dotson die Rolle der Berggottheiten. Er analysiert die Erzählungen zu regionalen Fürstentümern („regional principalities“) in denen der Minister Bran-ka dPal-gyi yon-tan zur Regierungszeit des Königs Khri lDe-srong-btsan (800–815) und Khri gTsug-lde-brtsan Ral-pa-can (815–841) als Hauptprotagonist auftritt. Seine Untersuchungen ergeben nicht nur neue Hinweise zur Lokalisierung dieser Berggottheiten und ihrer Verbindung zu den regionalen Fürstentümern der Yarlung-Dynastie, sondern bringen neue Informationen zur Lokalisierung der traditionellen Klane in Tibet.

Einen wichtigen Beitrag zur Datierung alttibetischer buddhistischer Texte (Mitte 9. Jh. bis spätes 10. Jh.) bildet die Untersuchung von Tsuguhito Takeuchi, der sich zur Aufgabe gemacht hat, späte tibetische Manuskripte anhand bestimmter Merkmale zu datieren. Da der vorliegende Band R.E. Emmerick gewidmet ist, geht Takeuchi hier speziell auf khotanische Besonderheiten ein. Hierzu gehören beispielsweise sieben tibetisch-buddhistische Texte in *poṭhi*-Format mit khotanischer Paginierung oder eine tibetische Petition in khotanischer Transkription. Sie sind zweifellos in das 10. Jh. zu datieren, als Khotan und Dunhuang aufgrund der Heiratsverbindungen der chinesischen Herrscher von Dunhuang mit dem khotanischen Herrscherhaus in enger Verbindung stand. Takeuchi fasst seine Betrachtungen so zusammen: Bereits Uray hat aufgezeigt, dass das Tibetische bei Chinesen, Khotanern und Uiguren als internationale *lingua franca* diente und die ansässigen Chinesen und Khotaner diese Sprache auch für alle Arten von offiziellen, privaten und religiösen Dokumenten verwendeten. Anhand von Quellen belegte er, dass die tibetische Sprache und der tibetische Buddhismus bei den Khotanern, Chinesen und anderen ethnischen Gruppen sehr lebendig war. Da zahlreiche buddhistische, insbesondere tantrische Texte zu dieser Zeit verbreitet wurden, müssten weit mehr tibetisch-buddhistische Texte als bisher angenommen in das 10. Jh. datiert werden.

Den Abschluss dieses Sammelbandes bildet der Artikel der Herausgeberin Cristina Scherrer-Schaub mit dem Titel: *Tibet: An Archaeology of the Written*. Die Autorin schickt ihrem Beitrag eine Betrachtung zur Schrift und ihrer Einführung

in Tibet voraus, die gleichsam den Leitfaden für die folgenden Ausführungen bildet. Im ersten Teil des Beitrags zur Historiographie legt Scherrer-Schaub sehr detailliert die Theorien dar, die westliche, indische und tibetische Gelehrte zur Einführung der Schrift in Tibet, zu ihrem möglichen indischen Vorbild und zu der Region, aus der sie nach Tibet überliefert wurde, im Laufe der Zeit formuliert haben. Es kristallisierte sich heraus, dass der bildliche Gesamteindruck der Schrift verbunden mit einer technischen Analyse zur Erstellung der einzelnen Buchstaben – wie ihn die renommierte Paläographin Lore Sander praktiziert – zu verlässlicheren Ergebnissen führt. Abbildungen im Anhang veranschaulichen die Ausführungen. Im zweiten Teil behandelt die Autorin das geschriebene und gesprochene Wort in der Rechtspraktik. Die Staatsverwaltung und die Militärorganisation waren bereits etwa Mitte des 8. Jh. schriftlich geregelt, das Zivil- und Strafrecht waren festgeschrieben, Schutzriten, Divinations- und Medizintexte setzte man zum Schutz vor üblen Einflüssen ein; mithilfe von Dekreten wurde die politische Macht ausgeübt und Handel sowie Postwesen waren reguliert. Kurze Zeit später wurde der Buddhismus durch eine Charta zur Staatsreligion erhoben. Sie zeigt die Bedeutung des gesprochenen Worts (i.S.v. Gesetz) ausführlich am Beispiel der Erzählung des dBa's Phaṅs-to-re Dbyi-tshab, nach der das Öffentliche Recht unter Eid gewährt und durch ein förmliches Verfahren für rechtsgültig erklärt wird. (vgl. Tab. 1, S. 241). Im Anhang finden sich Tabellen zu Verfahren und zur Form der Rechtsgültigkeit von Eigentumsübertragungen anhand alttibetischer Textbelege.

Dieser interessante PIATS-Band erlaubt einen tiefen Einblick in die „Old Tibetan Studies“ und veranschaulicht die Vielfältigkeit und Interdisziplinarität, die dieses Fach im Laufe der Jahrzehnte erlangt hat.

Schneider, Hanna: *Tibetische Handschriften und Blockdrucke.* Teil 16. Tibetischsprachige Urkunden aus Südwesttibet (sPo-rong, Ding-ri und Shel-dkar), Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz. Band 1: Herrscherurkunden, Grundverordnungen und Generalerlasse, Konfirmationsurkunden, Rechtsentscheide, Handschreiben und schriftliche Anordnungen, Eingaben, Bürgschaftserklärungen, Freistellungsbelege, Quittungen, Listen und Aufstellungen, Sonstige. (VOHD XI, 16). Stuttgart: Franz Steiner Verlag, 2012, xxvii + 315 S., ISBN 978-3-515-07349-3.

Schneider, Hanna: *Tibetische Handschriften und Blockdrucke.* Teil 17. Tibetischsprachige Urkunden aus Südwesttibet (sPo-rong, Ding-ri und Shel-dkar), Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz. Band 2: Verpflichtungserklärungen, Vergleichsurkunden, Schlichtungs- und Teilungsurkunden. (VOHD XI, 17). Stuttgart: Franz Steiner Verlag, 2012, xiv + 241 S., ISBN 978-3-515-07350-9.

Besprochen von **Karénina Kollmar-Paulenz**, Institut für Religionswissenschaft, Universität Bern, Lerchenweg 36, Postfach, 3000 Bern 9, Switzerland.
E-mail: karenina.kollmar-paulenz@relwi.unibe.ch

DOI 10.1515/asia-2016-0014

Seit Jahrhunderten ist Tibet in Europa als hehrer Ursprungsort der Religion verklärt worden.¹ Diese Rezeption Tibets als mystisches Paradies auf dem Dach der Welt hat unter anderem durch den Aufschwung der Theosophie im 19. Jahrhundert Eingang in weite Schichten der europäischen und amerikanischen Gesellschaften gefunden und auch die wissenschaftliche Erforschung Tibets stark beeinflusst. Lange Zeit wurde tibetische Geschichte als religiöse Geschichte geschrieben, hinter der die politische, wirtschaftliche und Sozialgeschichte zurücktraten, zuweilen bis zu ihrem völligen Verschwinden. Entsprechend lagen für Generationen von Tibetologinnen und Tibetologen tibetischsprachige Quellen jenseits von Klosterchroniken, Religionsgeschichten oder Ritualtexten ausserhalb ihres Interesses. Es ist dem deutschen Tibetologen Dieter Schuh zu verdanken, die tibetische Diplomatie als Forschungsfeld begründet und seit den frühen siebziger Jahren stetig vorangetrieben zu haben (Schuh 1976–1979, 1977; Schuh/Dagyab 1978; Schuh 1978, 1981a, 1981b, 1988, 2008). Eine ganze Reihe bedeutender Publikationen, erschienen zumeist in der von Schuh begründeten

¹ Kollmar-Paulenz 2004. Schon Immanuel Kant sprach von Tibet als der „Wiege des menschlichen Geschlechts“, von wo „alle unsere Religion“ gekommen sei, vgl. Kant 1968 (1802): 404.

Reihe *Monumenta Tibetica Historica* (MTH), belegt die Fruchtbarkeit dieser Forschung (z. B. Everding 2000, 2006), die uns tiefe Einblicke in die Sozial- und Wirtschaftsgeschichte tibetischer Munizipalitäten, aber auch transregionaler politischer Verflechtungen, z. B. tibetischer Fürstenhäuser zur Zeit des mongolischen Weltreichs und seiner Nachfolgeregiche, zu geben vermag. Die beiden hier zu besprechenden Bände bilden einen weiteren Baustein zur Erforschung tibetischer Diplomatie. Sie erschliessen die vollständige Sammlung von rund 316 Urkunden aus Südwesttibet, die sich im Besitz der Staatsbibliothek Preussischer Kulturbesitz zu Berlin befindet. Die Urkunden sind im tibetischen Original im digitalen Datenarchiv der Abteilung für Mongolistik und Tibetstudien des Instituts für Orient- und Asienwissenschaften der Rheinischen Friedrich-Wilhelms-Universität Bonn einsehbar (http://www.dtab.uni-bonn.de/tibdoc/php/sct_show.php?title=A). Der Bonner Tibetologin Hanna Schneider kommt das Verdienst zu, dieses wichtige Quellenmaterial in einer sorgfältigen Beschreibung und Edition erstmalig zugänglich zu machen. Niemand anderer hätte sich an dieses anspruchsvolle Unterfangen wagen können. Hanna Schneider ist eine der wenigen ausgewiesenen Expertinnen weltweit für die tibetische Urkundenforschung und hat schon wichtige Publikationen auf dem Gebiet vorzuweisen (Schneider 2002, 2003). Wie Schneider in ihrer Einleitung zum Katalog bemerkt, setzt eine Edition von Urkundentexten „Kenntnisse der tibetischen Rechts- und Urkundensprache, hierin eingeschlossen Kenntnisse der mit den jeweiligen Urkundentypen korrespondierenden, feststehenden Urkundenformeln, ebenso Kenntnisse des äusseren und inneren Rahmens der Urkunden mit den genau festgelegten Teilen voraus“ (Bd. 1, S. XXVI). Unerwähnt bleibt hier die Vielzahl der in Urkunden benutzten tibetischen Schriften, die von *'Phags pa* (auf Siegeln) über *Tshugs thung* und *'Bru tsha* (inklusive ihrer „lang-beinigen“ (*rkang ring*) Variante) bis zu verschiedenen Versionen der *'Khyug yig* reichen. Diese, im Vergleich zur *dbu can*-Schrift teilweise schwer lesbaren Schriften, die vielen Tibetologinnen und Tibetologen nicht vertraut sind, beherrscht Hanna Schneider souverän.

Die in den beiden Katalogen versammelten Urkunden umfassen die Zeit vom frühen 18. Jahrhundert bis in die erste Hälfte des 20. Jahrhunderts. Die Bandbreite der Dokumente ist gross: der erste Band versammelt Herrscherurkunden (u. a. *bka'shog*, *gtan tshigs*, *she bam*), Grundverordnungen und Generalerlasse (*rtsa tshig*), Konfirmationsurkunden, Rechtsentscheide, Verfügungen und Bevollmächtigungen (*lag 'khyer*), Handschreiben und schriftliche Anordnungen (*phyag 'dzin*, *lag 'dzin*), Briefe, Eingaben (*snyan zhu*), Bürgschaftserklärungen (*kha theg gan len*), Freistellungsbelege (*'khrol 'dzin*), Quittungen (*gtsang 'dzin*), Listen und Aufstellungen, z. B. über erhaltenes Saatgut (Nr. 121, S. 215) oder geliehene Geldbeträge (Nr. 122, S. 216), und eine Rubrik „Sonstige“, die so

unterschiedliche Dokumente wie die Zweitschrift eines Heiratsvertrages (Nr. 200, 309) oder eine Zusammenstellung von feststehenden Formeln für die Abfassung verschiedener Urkundentypen (Bd. 1, Nr. 198, S. 307) enthält. Der zweite Band enthält Verpflichtungserklärungen (*gan rgya*), Urkunden (*dpyad mtshams khra ma*) über Vergleiche, so z. B. über die für die Militärpräfektur von Ding ri zu erbringenden Arbeits-, Dienst- und Abgabenleistungen, sowie Schlichtungs- und Teilungsurkunden (*'dum khra*). Allein die Einteilung der Inhaltsverzeichnisse der beiden Bände gibt damit einen kleinen Abriss der verschiedenen, in Tibet gebräuchlichen Urkundengattungen. Darüber hinaus listen die Inhaltsverzeichnisse beider Katalogbände nicht einfach die Dokumente auf, sondern bieten schon eine erste aussagekräftige kurze Beschreibung des Inhalts, so z. B. zu Hs.or.6840: „Waffenschein (*me-mdel lag-'khyer*) des Dorfältesten von *Kong-rtsa (kong-rtsa rgan-po) sKal-bzang* aus dem Jahre 1949“ (Bd. 1, S. IX). Auf diese Weise können gezielt bestimmte Textdokumente ausgewählt werden, ohne sich mühsam durch den ganzen Katalog blättern zu müssen. Damit erfüllen beide Bände tatsächlich den Anspruch der Autorin, „als Katalog und Arbeitsbuch zugleich“ (Bd. 1, S. XXVI) Verwendung zu finden. Zudem sind eine grosse Zahl der hier versammelten Urkunden nicht nur durch eine sorgfältige Edition erschlossen, sondern auch durch eine Übersetzung oder Inhaltsangabe, die das Material auch einem breiteren sozial- und wirtschaftsgeschichtlich interessierten Leserkreis zugänglich macht. Die Beschreibung der einzelnen Urkunden erfolgt nach der von Dieter Schuh eingeführten und inzwischen in zahlreichen Bänden der MTH und VOHD erprobten Systematik, so dass auf sie hier nicht gesondert eingegangen werden muss. Dem zweiten Band ist ein Literaturverzeichnis beigelegt, das neben allgemeinen Werken die einschlägigen Werke zur tibetischen Urkundenforschung versammelt. Der Index zu beiden Bänden umfasst nicht nur die Namen von Personen und Orten (inklusive der Klöster) sowie der Nomadengemeinschaften, sondern auch wichtige Sachtermini zur Verwaltung und Weidewirtschaft, die benutzerfreundlich in eckigen Klammern mit einem deutschen äquivalenten Begriff versehen worden sind.

Hanna Schneider führt die Leserin in einer knappen Einleitung (Bd. 1, XXIV–XXVII) in die Sammlung ein. Die Rezensentin hätte sich in der Einleitung eine etwas vertiefte Darstellung des historischen Potentials der Urkunden gewünscht. Sehr verdienstvoll ist hingegen die Zusammenstellung der in den Urkunden entweder als Urheber oder Destinatäre genannten wichtigsten Akteure, die von der Distriktbehörde von Shel dkar sowie das Shel dkar Kloster und die dazugehörige Nomadengemeinschaft der sMan lha ba Nomaden über den Fürsten von sPo rong und das gleichnamige Kloster sowie eine Reihe von lokalen Familien und eine Vielzahl von Nomadengemeinschaften, die dem Fürsten von sPo rong unterstellt waren, bis zur Militärpräfektur von Ding ri reichen. Schneider

hebt das Prinzip der Rechtsgleichheit hervor, das in den der Zentralregierung unterstellten Regionen herrschte, und charakterisiert als Grundzug des tibetischen Rechtssystems den Willen „und die Fähigkeit, Konflikte auf der niedrigstmöglichen Instanzenebene anzugehen und zu einer alle involvierten Parteien zufriedenstellenden Lösung zu gelangen“ (Bd. 1, S. XXV). Mit einem humorvollen Augenzwinkern stellt sie fest: „Dass hierbei „z. T. Dokumente von mehreren Metern Länge zustande kamen, erfreut Archivare und Diplomaten gleichermaßen“ (ebenda).

Die beiden Katalogbände entpuppen sich als wahre Schatzminen (tib. *ter ma*) für eine noch zu schreibende Wirtschaftsgeschichte Südwesttibets, so z. B. zum Salzhandel: Da geben eine Verfügung zur Aufklärung eines Diebstahls von Schafen, die Salz transportierten und auf dem Weg zwischen den nördlichen Salzseen und der Ding ri-Region mitsamt ihrer Ladung abhandenkamen (Bd. 1, Nr. 45, S. 102), oder ein Brief, der sich um den Salzhandel dreht (Bd. 1, Nr. 60, S. 126), Aufschluss über Handelswege und -umstände. Dokumente wie die Verfügung über die jährlich zu entrichtende *mi bogs*-Abgabe eines Ehepaars an das Kloster Sri Dza skya (Bd. 1, Nr. 40, S. 96) tragen zu einer – ebenfalls noch zu schreibenden – mikrohistorischen Sozialgeschichte bei, die auch soziale Schichten jenseits der Eliten in die Analyse einzubeziehen vermag. Manche Dokumente erweisen sich als erstaunlich aktuell im Lichte gegenwärtiger Debatten. So regelt der „Waffenschein“ (Hs.or.6840) des Dorfältesten von Kong rtsa aus dem Jahre 1949 bis ins Detail die Vorschriften, die ihn zum Besitz eines Gewehrs berechtigen (Bd. 1, Nr. 49, S. 108–110). Die Durchsetzung strikter Vorschriften wie der siebten in dem Dokument („Abgesehen vom Schutz des eigenen Lebens des Halters dieses Gewehrs darf er keiner Person Schaden zufügen“ (S. 110)) wäre auch heute in einigen Staaten der Welt durchaus wünschenswert.

Eine ganze Reihe von Dokumenten betreffen einzelne Nomadengemeinschaften Südwesttibets. Sie behandeln unter anderem Verfügungs- und Eigentumsrechte der Nomadengemeinschaften in sPo rong über Berg- und Talweiden, die abgesteckten Weideareale sowie die Weide- und Wasserrechte (Bd. 1, Nr. 11, S. 20), oder die Regelung des Viehtriebs auf den Durchgangswegen zwischen Rong shar und Khum bu auf der nepalesischen Seite (Bd. 1, Nr. 23, S. 59). Ein Dokument bezieht sich auf die Transport- und andere Steuerleistungen der dem Kloster Shel dkar chos sde unterstellten sMan lha ba Nomadengemeinschaft, die sie für die Militärpräfektur von Ding ri leisten müssen (Bd. 1, Nr. 31, S. 75), ein anderes enthält eine Verpflichtungserklärung hinsichtlich der Verfügungshoheit der sMan lha ba Nomaden über ihre Weidegebiete (Bd. 2, Nr. 4, S. 10). Solche rechtlichen Dokumente sind bisher in der tibetologischen und sozial-anthropologischen Pastoralismus-Forschung so gut wie gar nicht berücksichtigt worden. Die Erkenntnisse, die aus dem Studium der Urkunden für die konkreten

Lebensumstände, besonders die politischen Rahmenbedingungen, tibetischer Pastoralisten gewonnen werden können, würden wohl auch befruchtend auf die theoretischen Debatten über Nomadismus/ Pastoralismus wirken.

Diese wenigen Beispiele mögen genügen, den Reichtum an sozial- und wirtschaftshistorischem Material zu illustrieren, den die beiden Katalog-Bände enthalten und der die Lektüre spannend macht. (Gewöhnlich lässt sich ja nicht von Katalogen sagen, dass sie „spannend“ seien: Diese hier sind es!) Leider schmälert das schlechte Lektorat der Bände ein wenig den Lesegenuss. Die Leserin stolpert immer wieder über Tippfehler, zuweilen auch in der tibetischen Transliteration. Insgesamt stellen die hier vorgelegten Bände zur „Urkundenlandschaft“ (Bd. 1, S. XXIV) Südwesttibets einen Meilenstein in der Erschließung tibetischer Urkunden dar und werden für eine zukünftige Sozial- und Wirtschaftsgeschichte Tibets zur Standardlektüre avancieren. Ihr sorgfältiges Studium sei jeder und jedem an der Sozial-, Wirtschafts- und politischen Geschichte Tibets Interessierten ans Herz gelegt.

Bibliographie

- Everding, Karl-Heinz (2000): *Das Königreich Mang yul Gung thang. Königtum und Herrschaftsgewalt im Tibet des 13.–17. Jh.* 2 Bände. Bonn: VGH Wissenschaftsverlag.
- Everding, Karl-Heinz (2006): *Herrscherurkunden aus der Zeit des mongolischen Grossreiches für tibetische Adelshäuser, Geistliche und Klöster.* Halle (Saale): IITBS.
- Kant, Immanuel (1968/1802): *Physische Geographie*, 3. Abschnitt, „Summarische Betrachtung der vornehmsten Naturmerkwürdigkeiten aller Länder nach geographischer Ordnung.“ In: *Kants Werke*. Akademie-Textausgabe, Bd. IX. Berlin.
- Kollmar-Paulenz, Karénina (2004): „Die Entzauberung Asiens: Tibet und die Mongolei in der abendländischen Imagination.“ In: *Verlorene Paradiese*. Hrsg. von Peter Rusterholz und Rupert Moser. (Berner Universitätschriften, 48). Bern/Stuttgart/Wien, 115–137.
- Schneider, Hanna (2002): „Tibetan Legal Documents of South-Western Tibet: Structure and Style“. In: *Tibet, Past and Present*. Hrsg. von Henk Blezer. (Tibetan Studies I). Leiden: Brill, 415–428.
- Schneider, Hanna (2003): „The Formation of the Tibetan Official Style of Administrative Correspondence (17th – 19th Century)“. In: *Tibet and her Neighbors – A History*. Hrsg. von Alex McKay. London, 117–126.
- Schuh, Dieter (1976–1979): *Urkunden und Sendschreiben aus Zentraltibet, Ladakh und Zanskar*. St. Augustin: VGH Wissenschaftsverlag.
- Schuh, Dieter (1977): *Erlasse und Sendschreiben mongolischer Herrscher für tibetische Geistliche*. Ein Beitrag zur Kenntnis der Urkunden des tibetischen Mittelalters und ihrer Dogmatik. St. Augustin: VGH Wissenschaftsverlag.
- Schuh, Dieter; Dagyab, L.S. (1978): *Urkunden, Erlasse und Sendschreiben aus dem Besitz sikkimesischer Adelshäuser und des Klosters Phodang*. St. Augustin: VGH Wissenschaftsverlag.

- Schuh, Dieter (1978): „Ergebnisse und Aspekte tibetischer Urkundenforschung“. In: *Proceedings of the Csoma de Körös Memorial Symposium. Held at Mátrafüred, Hungary 24 – 30 September 1976*. Hrsg. Von L. Ligeti. Budapest, 411–425.
- Schuh, Dieter (1981a): *Grundlagen tibetischer Siegelkunde. Eine Untersuchung über tibetische Siegelaufschriften in 'Phags-pa-Schrift*. St. Augustin: VGH Wissenschaftsverlag.
- Schuh, Dieter (1981b): *Tibetische Handschriften und Blockdrucke*, Teil 8. (Sammlung Waddell der Staatsbibliothek Preussischer Kulturbesitz Berlin). VOHD XI.8. Wiesbaden: Steiner.
- Schuh, Dieter (1988): *Das Archiv des Klosters bKra-šis-bsam-gtan-glin von sKyid-sgron*, 1. Teil. Bonn: VGH Wissenschaftsverlag.
- Schuh, Dieter (2008): *Herrscherurkunden und Privaturkunden aus Westtibet (Ladakh)*. Halle (Saale): IITBS.